



Textes *Barbara Muller*

Illustrations *David Parrat*

Comment j'ai perdu la tête



Comment j'ai perdu la tête

Comment j'ai perdu la tête

Textes

Barbara Muller

Illustrations et
Conception graphique

David Parrat



Riverman

Huileux et poussiéreux. Tel est le décor. Celui d'une ville de province, somnolant dans une cuvette au bout du monde. Elle sert d'écrin à cette histoire. La nuit en bande son. A la lisière de la ville, tapi dans l'ombre des montagnes, un quartier de banlieue. Il n'a pas d'air cossu, pas de parterres fleuris ni de mignonne mairie. Il trône au bout des lignes du tram, avec son lustre cuivré et ses airs périmés. Il accueille des foyers, sans éclat ni trompettes. L'immeuble est aussi fade que possible. Son concepteur – dont on ne sait rien par ailleurs – a dû s'inspirer d'un jour de pluie et d'une demeure de lapins domestiqués pour le dessiner. Ou peut-être était-il fâché avec la douceur et la légèreté. Ainsi, l'immeuble ressemble à un crabe gris et carré pointé vers le ciel. L'entrée est morne et verte. On la traverse du pas qu'on veut, du pas qu'on peut. La porte de l'ascenseur est rouge, elle est fière de son hublot qui lui donne des airs de sous-marin. Puis chacun est éjecté à son étage. Il y en a 10. Trois paliers par étage, 42 âmes, une lune vraiment très ronde par-dessus. Peut-être la lune explique-t-elle pourquoi cette nuit-là, sur 30 foyers, 15 ne dorment pas. Voici l'histoire de ces veilles. Elle prendra fin quand la lune sombrera derrière le vague terrain et quand le soleil, s'il le veut bien, brumisera la ville, le quartier et l'immeuble de ses rayons.

Sarah

Some kind of nature

Rien n'est à sa place. Rien n'a la bonne proportion. Ou la bonne forme.
Je pense au British Museum, et à ses statues. Je pense à l'Hermitage, et à ses tableaux.
Je pense aux devantures des kiosques, et à leurs magazines. Pas la bonne couleur,
pas le bon angle, pas la bonne taille. Mon cerveau me dit que c'est impossible. Il doit y avoir
des beautés, des charmes, des jolieses. Mes yeux ne sont pas d'accord avec mon cerveau.
J'ai tiré les rideaux, je suis debout devant le miroir. Nue. Je me force à me regarder droit
dans le corps. Je n'aime pas ce que je vois. Mon regard dur se reflète sur la surface métallique
et polie. Je scrute, soupèse, épluche. Voilà une désolante enveloppe. Mon esprit est coincé
dans cette coquille mal bâtie. Et je n'arrive pas à penser à autre chose.
Si au moins la taille était plus fine, la cheville mieux marquée, le nez plus affirmé. Je brise
le miroir et enfouis mon visage dans mes bras.
Je les déteste. Tous les deux.



Eric

And the grass will pay no mind

Dans le noir de la cuisine, dans le gris de la nuit, une silhouette siège. Celle d'Eric. Il a poussé, il y a bien longtemps déjà, la table de sa cuisine contre la fenêtre. Assis en tailleur, il a pleine vue sur la ville. A ses côtés, une rougeur crépite à intervalles réguliers. Il pourrait aussi bien léviter et être le maître de l'univers. Un univers de lointaines lucioles bourdonnantes, au bout des rails du tram. Autant de lumières qui, ici, repoussent les ténèbres des gens, là, leur montrent la route. Au cou de chaque lueur, une âme est suspendue, qui tournicote ou bricole, ricane ou récure.

Eric approche la rougeur crépitante de ses lèvres et en tire une sereine et longue bouffée. Il emplit tous ses poumons, toutes ses bronchioles de fumée, qu'il garde autant qu'il peut – 1, 2, 3, 4 – avant de la recracher par le nez en plissant les yeux. La silhouette est enrobée d'un grisâtre nuage que la pénombre peut bien cacher aux yeux, mais pas aux narines ou à la peau.

Eric penche la tête en arrière, un énorme sourire sur le visage. Puis il reprend un air sérieux et la contemplation de tous ces univers.

Il devrait, peut-être, un jour aller à leur rencontre.



Irène

Let down

- Non, non, ce n'est pas ce que je veux dire.

Non, non, ce n'est pas ce qu'elle veut dire.

- Ce n'est pas parce que tu n'as pas appelé hier que je suis fâchée. Je ne suis pas fâchée.

Silence.

- Je suis déçue.

Pourquoi est-ce si compliqué?

- J'essaie de t'expliquer. Ça fait des heures que j'essaie de t'expliquer.

Elle n'y arrivera pas.

- C'est un tout. Ecoute.

Ecoute quoi? Nous vivons à quatre fuseaux horaires de distance, mais on pourrait autant habiter sur deux planètes différentes. Les petits gestes que tu devrais faire pour construire et consolider un chemin qui nous réunisse, tu ne les fais pas. Est-ce que c'est pour toi sans importance? Nom de dieu, mais tu n'en as rien à foutre, tu dors sur tes deux oreilles, et je suis là à attendre un signe, un geste, un barreau pour l'échelle, une dalle pour notre chemin, et tu t'en fous. Tu. T'en. Fous. Ça sert à quoi d'avoir vingt sacs, un nouveau rouge à lèvres, de se réjouir?

- Oui, je suis là. Non, je n'ai pas raccroché. J'essaie de comprendre et de t'expliquer.

Elle soupire. Un soupir qui vous ferait tomber les deux narines. Irène se dit que le sphinx a dû pousser un tel soupir. Il était au téléphone avec l'être le plus dépourvu d'empathie, de bon sens et de tendresse de l'univers, et il a craqué, et ses narines en sont tombées.

- Je dis simplement que j'aurais voulu, cela m'aurait fait plaisir d'avoir de tes nouvelles hier.

Oui, je sais que tu sortais avec ton frère. Mais ça m'aurait fait plaisir quand même. C'est tout.

Je ne te dis pas...



Peter

I heard the marching of the drums

Je vis à l'envers. Le néon de ma cuisine fait office de soleil, ce dernier n'étant pas près de se pointer. J'avale mon petit-déjeuner, quelque chose de sérieux, qui me tiendra au corps pour cette journée de travail. Qui n'en sera pas une, puisqu'il s'agit de la nuit. Ma dernière bouchée d'œufs brouillés avalée, je me jeterai dans la ville. Je ne me dirigerai pas, comme les travailleurs du matin, vers le tram. Il dort encore. J'irai à coups de mollets à l'imprimerie, quelques kilomètres en direction de la réalité.

J'imprime l'état du monde tel qu'il est. Il s'accroche au papier, un peu terrorisé: des accidents – de véhicules, de baignoires, de serpents –, ou des frustrations passées en obus et en larmes. Pour faire bonne figure, on y ajoute une pointe du temps qu'il pourrait faire, sans être sûr de rien, et un jeu pour aider à digérer le reste du café.

J'empile ces chroniques, à l'encre encore frissonnante, dans des caisses de bois que je charge dans les camions. Je prendrai le volant de l'un d'entre eux. Cette armada du fait récent sillonnera la ville pour y distribuer la récente parole. Quand les boîtes aux lettres se réveilleront, je serai sur le chemin du retour.

J'irai peut-être me promener au bord de la rivière. A cette heure, elle est laissée à elle-même. On se tiendra compagnie; je lui raconterai les derniers épisodes de la vie terrestre. Parfois, je me dis qu'il vaut mieux qu'ils suivent le courant et rejoignent la mer. Parfois, j'épargne la rivière et je garde pour moi ce que m'inspire le monde. Comme dans la chanson.



Marcel

Intergalactic

Ce sont les pleurs de la voisine qui me réveillent. C'est le mystère qui m'empêche de me rendormir.

Pas de mystère pour la voisine. Son fils lui a encore fait des misères. Je les ai entendus crier en fin d'après-midi. Des éclats de voix comme des éclats de verre. Puis des éclats de verres comme de la vaisselle qui trinque pour la mauvaise foi, la mauvaise attitude, la mauvaise relation. Puis un éclat de porte, et le silence. Elle pleure maintenant. Pas si fort en fait.

Mais elle a la tête contre le mur, à 6 centimètres de mon lit à vol d'oiseau, et sa tristesse fait des petits crissemments.

J'ai l'impression d'être un hibou couché sur le dos, avec des yeux immenses qui scannent les cimes de l'obscurité, et des oreilles supersoniques qui entendraient un cafard roter.

Mon obscurité, maintenant que je suis réveillé, est faite de paysages. Ce sont ces paysages qui constituent des mystères. J'aimerais avoir une carte – ou mieux encore, un GPS – pour les cerner et ne pas m'y perdre.

Je ne comprends pas comment les gens raisonnent. Je m'y frotte quotidiennement, aux gens, et j'y prête une grande attention. Je note – mentalement, mais aussi dans mon carnet orange – leurs réactions. J'essaie de comprendre le contexte. Je leur pose des questions. Les gens m'apprécient, parce que je les écoute et qu'ils m'intéressent. Les gens me parlent beaucoup, ils se confient au-delà de toute pudeur. J'amasse cette information, et je peins leur paysage mental. Mentalement, mais aussi dans mon carnet orange.

Le sens continue à m'échapper, les chemins de la carte ne mènent nulle part.



Marie

Everybody is a star

Une fleur sur un chapeau. Voilà comment cela a commencé.

Le chapeau et sa fleur, et déjà vous êtes différent. Vous marchez dans la ville, au bout des rails, avec des coulées humaines arrachant tout sur leur passage, ruisselant dans le métro et envahissant les allées. Une ville à priori très préoccupée par son apparence. Les journaux ne parlent-ils pas que de cela. Des couleurs – jamais bleu ou vert, mais taupe, lilas ou ciel (ciel? mais qu'est-ce donc comme couleur, ciel?) –, des tendances, des textures, des lignes.

Quand on porte un chapeau avec une fleur rouge, on sort du cadre. On n'est plus classique ou passe-partout, ou même «stylé».

Marie est bizarre. Car mettre un chapeau avec une fleur rouge, c'est la révolution. Des regards, des commentaires, un gloussement.

Cela a plu à Marie.

Une fleur sur un chapeau. Puis quoi? Un foulard assorti, une jupe plissée assortie, des souliers assortis, des gants en agneau assortis, un manteau assorti. Et Marie est la Dame rouge.

Cette silhouette hors cadre, de rutilance et de singularité, qui erre dans la ville.

Les fesses sur le bord du fauteuil, le dos bien droit, elle coud avec grande attention une figurine de plastique – Bob l'éponge, mais elle l'ignore – qu'elle a peinte en rouge, sur son chapeau déjà largement paré.

Demain, elle vêtira sa tenue de révolution, et fera de la ville un lieu plus sincère.



Ivan

Crazy

Dix comprimés par boîte. Cent cinquante boîtes par carton. Six cartons dans la chambre. Quatre dans l'entrée. Neuf dans le salon. Deux dans la cuisine.
Vingt-deux mille cinq cents comprimés.

Je gratte et je colle.

Le blanc de leurs boîtes transpire l'intégrité et l'efficacité. Les inscriptions, bleues ou noires, ont le profil professionnel et scrupuleux. Leur nom est anormalement riche en « x », lettre de puissance et de mystère?

Je travaille à l'usine chimique. J'ai pris un peu de travail à la maison.
Pour arrondir les fins de mois.

Je gratte et je colle.

Mon ordinateur diffuse avec la fidélité d'un chambellan les derniers podcasts de mes émissions préférées. On y parle culture, depuis la grande ville. Les sujets – autant de films, expositions, personnalités – sont si complètement et absolument loin de ma réalité que je pourrais autant écouter une émission de science-fiction.
Ce que je fais aussi.

Je gratte et je colle.

Une boîte après l'autre, je gratte du bout de la lame d'un cutter la date de péremption.
A la place, je colle avec grande attention une nouvelle étiquette. L'échéance est tout à coup aussi distante que la Mer de tranquillité.

Je gratte et je colle, et j'essaie de m'imaginer, pendant les pauses musicales, les vingt-deux mille cinq cents contextes au cours desquels les comprimés seront avalés. Pour vivifier, reconforter, calmer, chasser, circonscrire, ranimer, arrêter, réparer, abolir, purger.

Demain je ramènerai sept cartons de mon labeur à l'usine chimique, et mes murs financiers s'en trouveront un chouia plus galbés. D'ici à la Mer de tranquillité, les comprimés séviront, comme autant de béquilles au monde qui m'entoure.



David

Fistful of love

C'est un souvenir qui me réveille. Une vieille connaissance. Il fut un temps, un long temps, ce n'était pas un souvenir mais de la lave bouillonnante. Une douleur qui occupait toute ma tête. Jour et nuit. Cela a duré des semaines, des mois, des siècles. Que je travaille, discute, lise, dorme ou regarde les étoiles, c'était toujours depuis derrière le filtre de ce magma effervescent. Et puis, un jour, la douleur a mué en souvenir et elle a gagné l'étagère des archives, classée sous T.T. pour Trahison Terrible, entre M.D. (pour Molle Déception) et T.A. (pour Tempétueuse Aigreur).

Chaque année cependant, le souvenir s'exfiltre des archives et m'extirpe de mon sommeil. La première fois, j'ai paniqué devant le retour du Mortifiant Filtre! Avant de réaliser qu'il ne s'agissait que d'un coup d'un soir.

J'ai accepté la visite, et le souvenir pour ce qu'il était : une blessure qui avait changé le visage de ma personnalité.

Très occupé à dormir, j'étais la seconde suivante aussi réveillé qu'une mine anti-personnelle piétinée, arraché à deux bras de ceux de Morphée.

Je me suis levé résolument, ai chaussé mes pantoufles et mon peignoir dignement et me suis installé à la table de la cuisine fermement. Avec un verre de whisky et mon souvenir millésime T.T.

Je le regarde bien en face. Mais ne peux toujours pas, après toute cette eau coulée sous les ponts, m'empêcher d'avoir ce mouvement de recul.

Ce moment où les paroles et le sens des paroles percutent, où je réalise que la personne que j'aime, ma maîtresse, ma meilleure amie, celle qui arpente et crapahute avec moi, le pivot de mon existence, cette personne-là m'a trahi. Les montagnes sombrent et le sol s'ouvre sous mes pieds.

Je regarde ce souvenir bien en face. Je suis différent. Yeux dans les yeux.

Nous avons toute la nuit.



Richard

We can't stop

Je travaille au musée, et je suis hanté par une ballerine.

Le musée d'art de la ville a été créé par un dilettante local il y a 27 ans. Son testament disait «Prenez ma maison, prenez mes trésors durant une vie de passion amassés, et rendez ce lieu accessible aux citoyens de la Ville». Ce fut fait.

Il y a une dame à la caisse, une au vestiaire, une à la boutique et cinq gardiens pour les 13 salles et 208 œuvres exposées. Peintures, photographies et sculptures.

Un distributeur de boissons et chocolats plastifiés tient lieu de cafétéria. Je connais chaque employé, chaque salle, chaque œuvre. Les visiteurs constituent la seule surprise.

Mais ils ne sont pas si nombreux, et excellent dans leur rôle silencieux et concentré. Je connais aussi chaque caméra, leurs angles morts, celles qui fonctionnent et celles qui font semblant.

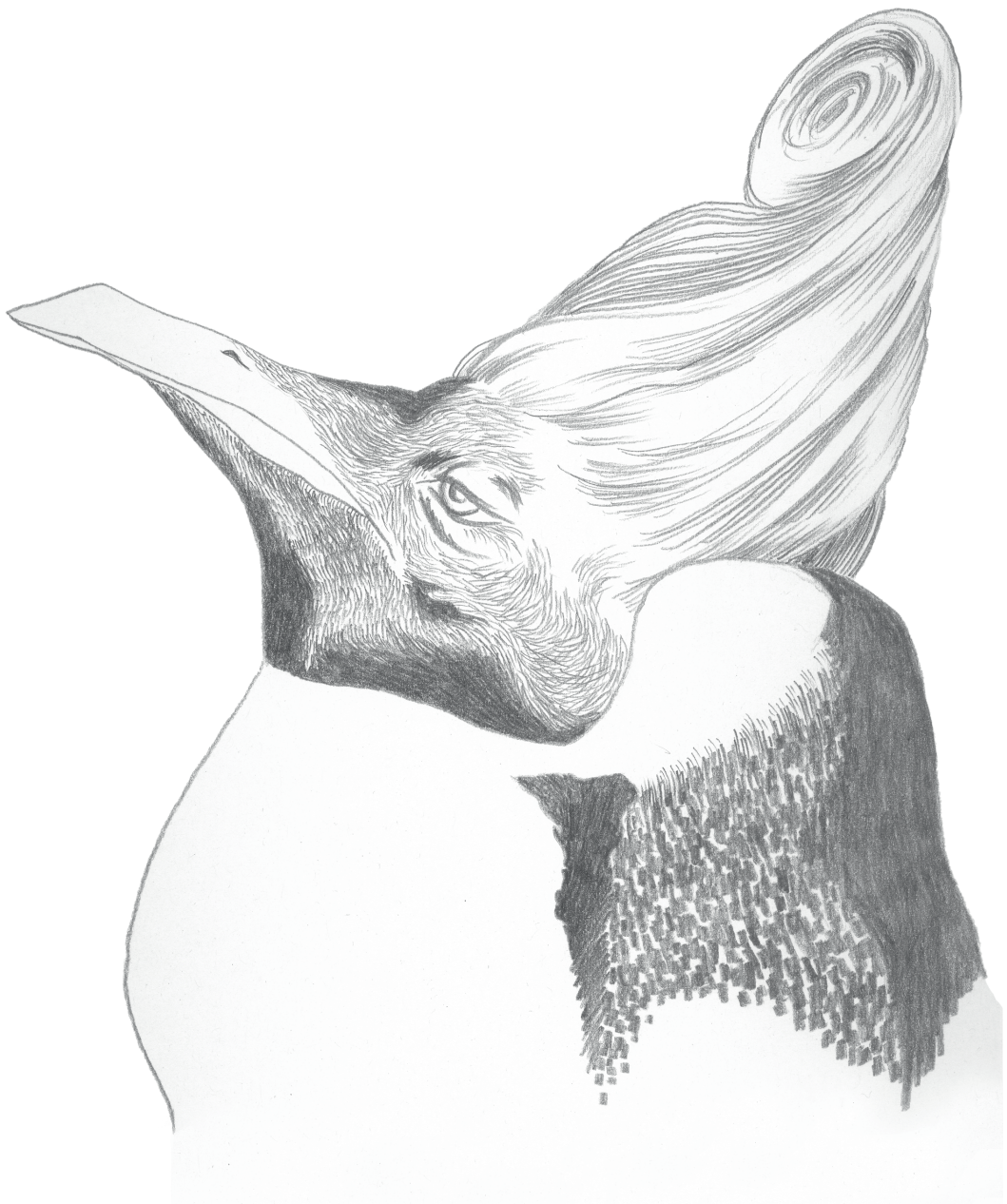
Alors que les quatre autres gardiens s'adonnent à la manucure, à la sieste ou à la rêverie philosophique, je consacre chaque semaine à une œuvre. J'ai calculé qu'à ce rythme, avec mes trois semaines de vacances annuelles, il me faudra 4 ans et deux mois pour faire honneur à chacune. Je peux ainsi y plonger, m'en abreuver, dévoiler ses secrets, la laisser me parler et m'enlacer.

La semaine passée, j'ai erré sur un étroit sentier menant à un village nommé Salums; celle d'avant, j'ai dégusté une nature morte de melon et de grenades.

Cette semaine, le peintre et la ballerine occupent toute mon attention. Depuis deux jours, je fais connaissance. Je sais déjà que je n'arriverais pas à déterminer la nature de leur relation. Le peintre est-il amoureux? Que cache sa posture à elle, déterminée et mélancolique, assise sur une chaise, ses pieds chaussés de pointes, une cigarette à la main. Que regarde-t-elle hors du tableau? Un avenir scintillant ou un passé qui déjà a offert le meilleur d'une vie?

La force de sa droiture et une fragilité qu'on lui prête volontiers, mais peut-être à tort, posent tant de questions qu'ils m'empêchent de dormir.

Dans quatre jours, je devrai les quitter pour une scène de guerre byzantine.



Paula

Say

Je ne sais pas si je pleure de rage, de frustration ou de fatigue.

Je me tourne sur le côté.

Je tiens ma petite barque comme je le peux. Je ne m'en sors pas si mal. J'ai ramé, sur des grands fleuves d'entropie, sur des torrents d'iniquité, et j'ai fait mon petit bout de chemin. Rien de spectaculaire, j'en suis consciente. Mais me voilà à 48 ans, avec un emploi stable, qui couvre mes besoins financiers, ce qu'il faut d'amis et de loisirs pour couvrir le reste. Parfois même un bout d'amant.

Je me mets sur le dos.

Je me lève le matin, j'enfile mon uniforme de vendeuse, et je vais faire mes huit heures et vingt-et-une minutes devant le tapis noir, à lever la tête pour demander s'ils n'auraient pas une carte de fidélité. Pendant ce temps, mon fils, ce grand benêt tout mou, est avachi sur le canapé toute la journée.

J'essaie l'autre côté.

Les pieds sur une table basse ravagée, la télé occupe tout l'espace entre ses deux oreilles. Rien ne l'atteint, à part l'évocation de son avenir professionnel. *«Pourquoi je bosserais?»*

Peut-être sur le ventre? J'enfouis mon visage dans l'oreiller, déjà largement humide.

Pourquoi? Tu te lèves, tu te bouges, et c'est tout. *«Pourquoi je ferais ça? Aller me casser le cul huit heures par jour pour des clopinettes? Non merci.»*

Après une énième scène, tout a claqué, et il avait disparu.

Il reviendra.

Je me remets rageusement sur le dos.

Je pleure parce que j'ai un grand fils spongieux, concentré de nonchalance, que rien, absolument rien n'intéresse.



Suzanne

Rock'n'roll suicide

Si tout s'écroule – et tout s'écroule, s'affaisse et se disloque – ce n'est pas grave. Car elle est là. Il y a une amie, et de l'adamantium les lie à travers le temps et l'espace. Suzanne n'est pas seule, elle a une amie, un repère dans le monde. Il peut bondir, se rompre ou s'étaler – il ne se gêne pas pour le faire –, le repère est là. Et cela donne franchement envie de monter sur la table et de danser.

Il est quatre heures du matin, c'est ce qu'elles font.

Suzanne et l'amie. Suzanne au fond du puits, avec des morceaux de sa vie qui s'effritent et lui pleuvent dessus en fine poussière. Son amie, qui pour cette fois est le réceptacle de ses lamentations, le mur de ses pleurs. Ces deux-là dans la même pièce, et le puits se transforme

en colline, les morceaux de vie en paillettes. Puisque la nuit est dure, et la vie sombre, elles dansent sur la table. Après la valse des plaintes, elles ont eu un silence, un regard. Dans l'œil, le découragement s'est transformé en grâce. Mettre entre parenthèses cette chienlit, pour ce soir, la narguer, parce qu'on a une amie et qu'on pourra, peut-être, s'en sortir. Danser, glousser, rire à poumons déployés.

Elles entendent l'éclat d'un verre qui se brise. Se figent, et repartent de plus belle dans les déhanchements et bidonnages. Pour ce soir, l'amitié gagne la bataille contre la désolation ambiante.



Philippe

Summertime

Voilà, c'est fait.

La félicité et le soulagement m'empêchent de dormir. Je me sens comme un chevalier en armure, clinkant et cliquetant. Plutôt que d'être couché là, à essayer de trouver le sommeil, je devrais être en train de parader dans mon appartement en tapant sur une casserole avec la cuiller à polenta. Enveloppé dans mon euphorie, je caresse l'idée d'aller toquer aux portes des voisins pour leur transmettre la nouvelle. Non, je devrais plutôt aller sur le toit et hurler à la lointaine ville et à la roche ambiante que je l'ai fait. Que je ne suis rien moins qu'un superhéros.

Hier, je ne dormais pas non plus. C'était alors d'angoisse. La trouille me ratatinait le souffle. Aujourd'hui, j'ai eu cette conversation qui depuis longtemps attendait et qui tant m'épouvantait. J'ai fait face. J'aurais pu continuer à esquiver. Avec un peu de culot, j'aurais même pu m'aventurer jusqu'à la crânerie: faire des allusions et ne pas y toucher.

A la place, j'ai pris rendez-vous, mon courage calé sous chaque aisselle et la lèvre supérieure vacillant de peur. J'ai exposé le problème, développé les méandres de ma situation et demandé des explications.

Hier soir, à l'instar du tsunami, ma bravoure a reflué comme la mer. Aujourd'hui, la bravoure a déferlé. Parfois maladroitement. Toutefois honorablement.

Quand j'aurais 87 ans, parqué dans un home-à-vieux, avec rien d'autre à faire que de trifouiller dans ma caisse à souvenirs, je pourrai brandir celui-là avec fierté.

La dopamine fait le tour de mon visage et je pousse un cri silencieux de victoire.



Vanessa

Hell is round the corner

J'ai eu peur. J'ai eu peur toute la journée. Mon plan à la main, à parcourir cette petite et plate ville, à la recherche de quelque chose à trouver.

Je dors à même le sol, sur un subtil matelas. Je dormirais en fait, si je n'avais pas peur.

J'entends le souffle régulier de mon hôte. Elle m'a dit «*Vanessa, viens me voir. Ça te changera les idées. La ville n'est pas grande, mais elle a ses charmes, ça te fera du bien*».

Elle m'a accueillie dans son étroit logement. Un foyer chaleureux d'une âme, qui serait presque rassurant s'il n'était cerné de feuilles de papier en guise de murs. J'entends des bruits sourds à côté, avec de la musique et des tortillements. Et je pense à ma journée.

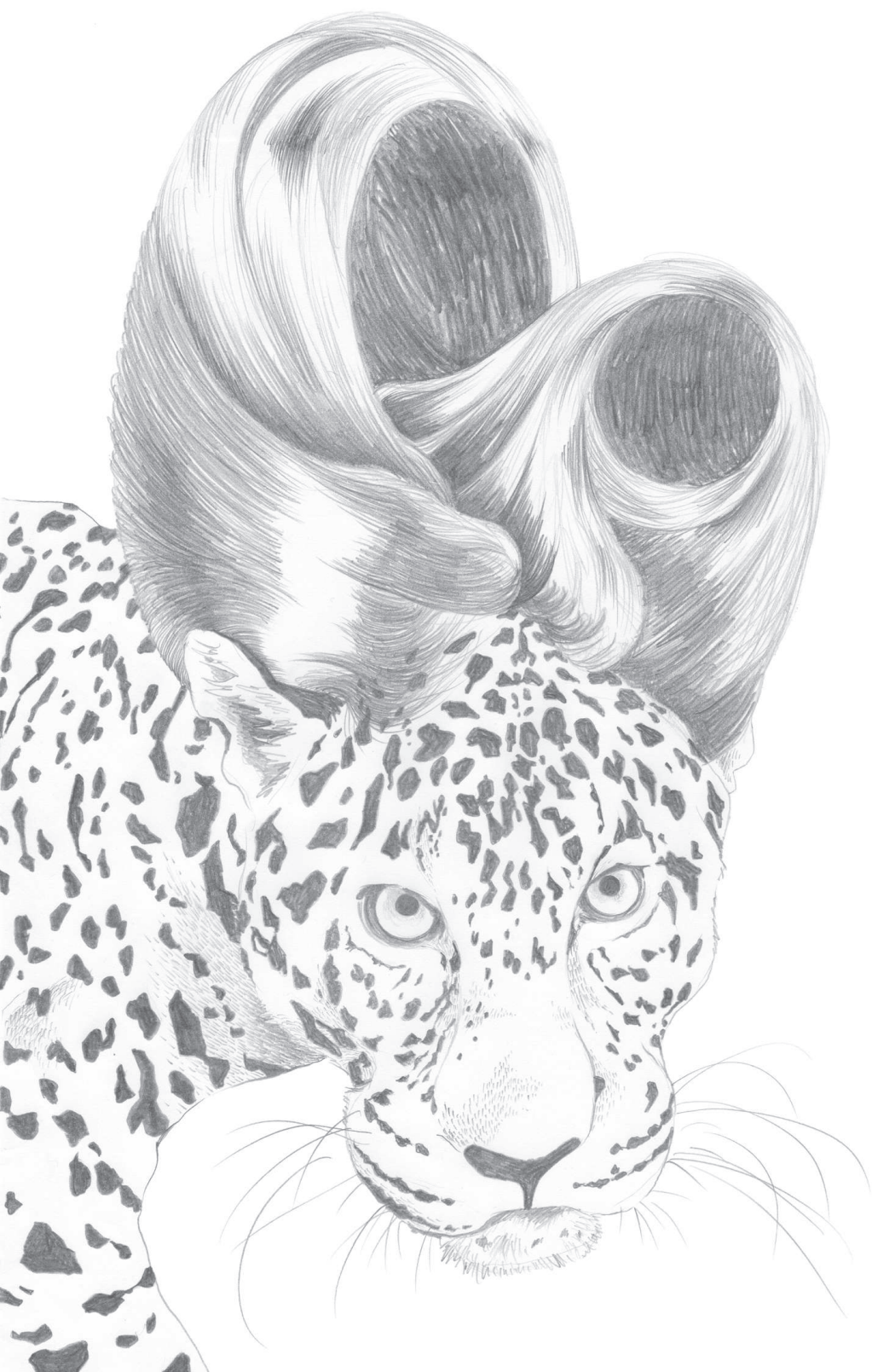
Ma journée me désole. Il y a eu des belles choses, il y a presque eu des rencontres. J'ai eu mon quota de touristes, avec la jolie petite boutique d'objets colorés, l'église charmante, le site pompeusement historique, la terrasse spontanée.

Et toute la journée, j'ai eu peur de louper quelque chose. J'ai eu peur qu'une rue à côté, un virage dans l'autre sens, un tour de cadran plus tôt, il y avait une boutique magistrale, une église géniale, un site fantastique, une terrasse sensationnelle. Et que par hasard, malchance, fatalité, je ne rencontre que des éléments de seconde classe, à deux doigts du splendide. Cette peur vissée au ventre, j'ai fini par quadriller la ville en mode militaire, par mon pas et par mes manœuvres.

Les souffles de l'hôte sont presque des ronflements, une vague odeur de fumée et d'œuf peuple la pièce, et j'essaie de me remémorer ma journée. Ce qui a été vu, fait, senti.

Et je ne retiens qu'une peur, celle de ne pas avoir été là où il fallait.

Demain, comme prévu, je prendrai le train et rentrerai chez moi.



Claude

Wake up everybody

« ... et dès demain, j'essaierai de réussir là où lui a échoué. J'essaierai de rentrer chez moi. »

Je ferme le livre et le pose sur l'accoudoir.

Caravansérail est posé sur mes genoux. Il joue à la locomotive, un œil à moitié ouvert. Je suis enfoncé dans mon fauteuil, cerné par des milliers de continents. A ma droite, une console lambrissée sur laquelle paradent une lampe de lecture, un verre de cognac et une carafe de cristal au bouchon ciselé.

Avec précaution, pour ne pas réveiller Caravansérail et sans lâcher le livre, je me penche et saisis mon verre de cognac dont j'avale le contenu d'une traite.

J'ai vécu sur l'île, écouté le professeur, craint le retour des Peaux-Rouges, entendu les coups de feu. Le point final est comme une balle : avec la fin du texte, c'est la fin du lecteur. Je suis parachuté sans pourparlers entre le fauteuil et le chat. L'univers se clôt, il a ajouté ses galets à l'édifice de mes tableaux intérieurs. Mais pour l'instant, et comme à chaque fois que je termine une histoire, j'ai le sentiment qu'on m'a claqué une porte au nez. La fête continue à l'intérieur – qu'elle soit ferroviaire, surréaliste ou autobiographique – et je suis rendu à mon deux-pièces cuisine.

Le sevrage, toujours, est brutal: les murs de mon salon sont saturés de livres, et je rampe au plafond. Certains ont été lus tant et plus, d'autres parcourus, d'autres attendent leur tour, me tendant leur reliure. Ils chuchotent, bruissent, susurrent. Aucun pour l'instant ne comblera le vide. Tant d'émotions, tant de questions.

Je caresse le dos du livre. Tapote avec impatience le carton.

Pris dans un cauchemar éploré, Caravansérail plonge ses griffes dans ma cuisse. La brise souffle sur la plage et fait s'envoler les grains de sable les plus secs.



Jack

Morning sun

Ma vie de touriste est éparpillée autour de moi, dans tout un fouillis d'odeurs. Les sacs sont éventrés, ils vomissent leurs contenus respectifs soigneusement emballés sur une autre terre, quelques kilomètres en arrière. Des kilomètres arpentés ce jour sous les néons, à coup de bateau, d'avion, de bus, d'avion à nouveau, de train, de bus encore et de tram. J'ai quitté mon costume d'errance et suis rentré à la maison. Je suis un peu content, assez hagard. Ma tête est tellement pleine de souvenirs, et l'évidence exaspérante de la routine déjà monte à mon assaut.

Ces réalités s'entrechoquent, clament haut et fort leur prééminence.

Il y a des sacs de linge sale, des sacs de souvenirs, des sacs d'affaires de toilettes, des sacs de chaussures, des sacs de guides et de cartes, une boussole et des clefs USB remplies d'images. Je laisse tout cela s'habituer au foyer, reprendre leurs marques tout doucement, comme moi. J'ai glissé un CD acheté là-bas dans le lecteur. Hier version originale, aujourd'hui déjà dépaysement total. Je me concentre sur tous ces paysages, ces océans de chaînes montagneuses avalées, que j'ai stockés dans ma chair, et dont je ne veux pas oublier la magie.

Je suis rentré de voyage.



California dreaming

Huileuse et poussiéreuse. Telle est la pièce. Celle d'un asile de province, accueillant ceux qui ont dépassé le bout du monde. Elle a servi d'écrin à cette traversée. Le marasme en bande son.

A la lisière de la lumière, qu'une ampoule nue dispense sèchement, une jeune femme. Elle n'a pas d'air cossu, pas de bijou ni de mise en pli. Elle est installée dans un coin de la pièce, à même le sol, les bras sur les genoux. Le visage tourné vers la fenêtre, elle regarde ce que l'extérieur donne à voir. Derrière ce masque, une tempête. De souvenirs, de colères, de doutes, de peurs.

La jeune femme est aussi discrète que possible. Ses concepteurs – dont elle n'a déjà que trop parlé – vivent au-delà de la douceur et de la légèreté. Elle pense à eux, à la vie dans la pièce et dans la tempête, et à la vie dehors, là où il y a les trompettes et les parterres de fleurs. Elle ajuste son t-shirt vert et remonte ses lunettes cerclées de rouge sur l'arrête de son nez.

Elle entend un pas décidé et encourageant dans le couloir. On toque à la porte. Une grande femme de blanc, un visage baroque, la regarde très densément.

- Alors ?

La jeune femme pense à la vie. Dedans. Dehors. Une balade au bord de la rivière. La découverte d'un pays. Son inaptitude au monde. Les calmants. Les petites victoires. Son grand amour. L'écroulement. Son emploi de restauratrice. Ses amis. Son chat. Les grandes victoires. Les folies souriantes. Le courage. Elle peut le faire.

La femme de blanc est montée avec la jeune femme sur le bateau.

Elles ont bravé la tempête ensemble. C'est elle, c'est la jeune fille qui a dû ramer, ramener l'embarcation jusqu'à une terre d'accueil. Elle a pu choisir son havre. Elle le prendra avec pour mettre pied à terre.

- Alors je suis prête.

Tout le gris de ce bâtiment crabesque, toute la laideur des semaines écoulées est dans son dos. Le reste a sombré, mais elle est là, un peu raccommodée, et complètement éclaboussée du soleil qui lui fait les honneurs.

Elle prend une gorgée d'air nouveau qu'elle garde autant qu'elle peut – 1, 2, 3, 4.

Alors qu'elle s'éloigne, ses oreilles gloussent de bonheur au bruit du gravier dérangé.



B.O.

Riverman Nick Drake

Some kind of nature Gorillaz

And the grass will pay no mind Neil Diamond

Let down Radiohead

Everybody is a star Sly and the Family Stone

Crazy Gnarlz Berkley

Fistful of love Anthony and the Johnsons

Modern times J Five

Rock'n'roll suicide David Bowie

Say Method Man feat. Lauryn Hill

Summertime Billy Stewart

Intergalactic Beastie Boys

We can't stop Postmodern Jukebox

I heard the marching of the drums C.W Stoneking

Hell is round the corner Tricky

Morning sun Al Barry and the Cimerons

Wake up everybody Harold Melvin

California dreaming Bobby Womack

Comment tout cela est-il donc arrivé?

David répare les gens, et il dessine.

Il a un penchant pour le cochon, sous toutes ses formes, et le Japon.

Il porte volontiers les colliers que lui fait son épouse et aime la tarte au citron.

Barbara observe les gens, et elle écrit.

Ses couleurs préférées sont, dans l'ordre, framboise écrasée, jaune citron et brun. Elle aime les sous-marins, les boussoles et s'illumine dès qu'elle passe la Manche.

Dans une démarche assez inhabituelle, David a dessiné, d'abord, les animaux. Il les a ensuite confiés à Barbara. Avec une carte blanche. Elle a écouté ce que chacun avait à dire, et a retranscrit leurs univers.

Ainsi est né « Comment j'ai perdu la tête ». En mettant deux têtes ensemble, et en en brassant le contenu.

Comment j'ai perdu la tête

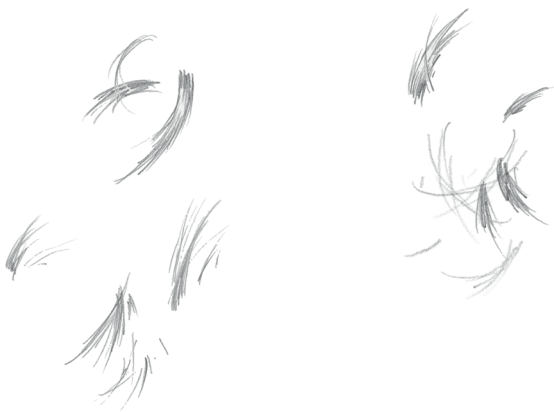
de Barbara Muller et David Parrat,
a été achevé d'imprimer en avril 2014.

Imprimé à Genève, Suisse, sur les presses de bloblo...

© Barbara Muller

© David Parrat





Ils l'ont eu entre les mains, voilà ce qu'ils en ont pensé :

Julienne

« J'ai beaucoup pleuré, beaucoup ri. Et un peu dormi. »

Léo

« Par manque de temps, je suis quelqu'un de très occupé, je n'ai pas lu les histoires.
Mais j'ai beaucoup aimé les images. »

Géraldine

« Une grande œuvre pour les amis des animaux. Même si ça manque de chevaux. »

Floriane

« Le sens de la vie à portée de main. J'ai jeté tous mes livres de développement personnel! »

Xavier

« Héroïque, truculent, intrépide? Je ne sais pas. En tout cas, j'ai pris rendez-vous chez mon coiffeur. »

Caroline

« Il n'y a pas de vampire, pas de sabre laser, pas non plus de troll. Mais c'est sympa quand même. »

David

« Des dessins si intuitifs, si expressifs, si profonds... Un vrai coup de maître! »

Bob

« J'ai tellement aimé ce livre que je l'ai offert à ma belle-mère. »

Barbara

« Cette histoire est proprement bouleversante et si absolument,
magnifiquement écrite! On devrait l'inscrire au programme des écoles! »

Olivier

« Le livre n'est pas aussi bon que le film. »

Daniel

« J'ai eu le mal de mer pendant tout le livre, donc j'étais bien content d'arriver à la fin. »